

PASSER



WALTER DE MARIA, THE LIGHTNING FIELD, 1977; PHOTO: JOHN CLIETT (DIA CENTER FOR THE ARTS.

LA NUIT AVEC UNE ŒUVRE

Quelques notes à propos d'un voyage au *Lightning Field* de Walter de Maria

ROBERT RACINE

Comme plusieurs, j'ai appris l'existence du *Lightning Field* à la parution du numéro d'avril 1980 de la revue *Artforum*. En page couverture, une photographie saisissante de l'œuvre montrait la foudre tomber tout près d'un groupe de tiges d'acier plantées en plein champ. À l'automne de cette année-là, j'étais dans la ville de Bordeaux et je ne me doutais pas que l'œuvre allait s'inscrire en moi pour longtemps.



Sept années plus tard, au mois d'août, je suis à Deauville, en Normandie. Un après-midi, par temps orageux, en face du Casino, je vois un jeune homme refermer soigneusement tous les parasols de la plage déserte. D'où je suis, les deux ou trois rangées de parasols me rappellent les tiges alignées du *Lightning Field*. Puis le jeune homme s'adosse à l'un des parasols et regarde au loin, au-dessus de la mer sombre, des nuages dorés, zébrés d'éclairs s'animer. Les éclairs tombent à la verticale, de biais, s'élancent à l'horizontale. Une grosse boule incandescente apparaît à gauche, enflé, respire. Puis une autre à droite, floue, immense, tel un dôme lointain recouvrant une surface agitée. Alors un éclair à racines multiples relie les deux

sphères. C'est brutal, léger, rapide. Le jeune homme ne bouge pas, à peine passe-t-il la main dans ses cheveux de temps à autre.



Dans l'avion qui me mène de Montréal à Albuquerque via Pittsburgh, j'ai le trac. Dans deux jours, le 19 octobre 1994, soir de pleine lune, je passerai vingt-quatre heures au *Lightning Field* situé tout près du petit village de Quemado, au Nouveau-Mexique.

Là-bas, les gens disent simplement *the field*.

Par le hublot, je regarde défiler les tapisseries multicolores des forêts d'automne. Bientôt, je serai à Pittsburgh, puis Albuquerque où je passerai la nuit.

Mon itinéraire est court, précis. Albuquerque, *Enchanted Mesa*, Acoma, Grants, Quemado, *The Lightning Field*, *Very Large Array Telescope*, Albuquerque, Philadelphie, Montréal. En tout, quatre jours. Le temps d'un flirt, d'une initiation; une nouvelle vie quoi.

Depuis deux ans, je me documente sur le Nouveau-Mexique et le Sud-Ouest américain. Je lis, entre autres, *Le Livre des Indiens Navajos*, *Le Livre du Hopi*; et les romans de Tony Hillerman.

À propos du *Lightning Field*, je trouve de très beaux témoignages écrits. En particulier, ceux de Bruce Berger, Germano Celant, Melinda Wortz, Lars Nittve et Walter de Maria lui-même, publiés dans divers livres et revues.

Aussi, bien sûr, les cartes routières de la région qui me fascinent et m'accompagnent quotidiennement au point de les connaître par cœur.



À l'aéroport de Pittsburgh, j'ai quelques heures à passer avant l'envolée vers Albuquerque. J'aime flâner dans les aéroports. Dans ces moments, je repense aux mots de Julien Gracq : *Je suis assez doué pour la flânerie que j'aimerais faire miens.*

Celui qui ne sait pas flâner, ne sait pas vivre. C'est l'attitude qu'il faut avoir en transit.

Je visite les boutiques, la librairie. J'entre. Je me dirige vers la section voyage dans le but d'y trouver un guide sur le Nouveau-Mexique et, qui sait, un nouveau renseignement sur *The Lightning Field*. Je mets la main sur un guide de Nancy Harbert. Je consulte la table des matières à la lettre L pour *Lightning Field* et... oui, il y a quelque chose. J'ouvre à la page 213. Je suis surpris d'y voir une photographie du *field*. Surpris, puisque dans toutes les publications concernant cette œuvre, il est formellement interdit d'y reproduire une photographie sans l'autorisation du Dia Center for the Arts, responsable de l'œuvre. Ce qui ne semble pas le cas ici. Peu importe. Je lis le texte. Et là, j'apprends une donnée que je n'avais jamais vue auparavant.

À Quemado, il y a le Jonay's Bar, situé à quelques pas du bureau du Dia qui s'occupe des réservations et du transport des visiteurs vers le *field*.

À ce bar, apprend-on, on peut demander au barman ou à la barmaid, à voir des œuvres de Walter de Maria déposées par lui dans certaines maisons du village. On vous prêtera la clef pour aller les visiter.

En lisant ça, je me suis dis : j'aime cet artiste. Déposer des œuvres de petits formats dans des maisons, chez les gens, comme on dépose un livre sur un rayon de bibliothèque, au hasard des rencontres ; voilà le signe d'un grand artiste. Libre et généreux.

J'achète le guide et prends mon vol pour Albuquerque.

Il est vingt-deux heures environ. J'observe le ciel par le hublot. La lune est presque pleine. Elle est toute petite. Très haute.

Nous sommes à quelques milles d'Albuquerque. Dans le noir, de petits îlots de villes ou villages brillent comme des feux de joie lointains entourés d'une nuit mobile et peuplée. Et puis, au loin, parfois, de petites lueurs jaunâtres égratignent le vide ; éclairs fugitifs qui nous rappellent que même dans la nuit, le ciel est là.

Albuquerque. La ville illuminée est douce et chatoyante. Une des plus belles que j'aie vue la nuit, en avion. Dorée, jaune et ambrée, elle brille enserrée de déserts dans un scintillement provocant.



Le lendemain, j'emprunte l'autoroute 40 et file tout droit vers la petite ville de Grants où je dormirai. En chemin, tel que prévu, je m'arrête devant l'*Enchanted Mesa* et visite Acoma, « La Cité du ciel » où vivent des Indiens pueblos.

Je roule sans arrêt. Des routes droites, désertes, un ciel immense, bleu, haut, sans nuages. Un sentiment extraordinaire de plénitude monte en moi. Ici, je me sens chez moi. C'est la rencontre qu'il me fallait. Les hauts plateaux, les réserves indiennes, les vastes plaines, les terrains secs, les herbes et buissons aux couleurs verte, ocre, terre, bleu-gris et jaune, l'air qui sent le cèdre ; une lumière chaude et transparente. Et tous ces déserts qui plongent en nous, au bout

des yeux, au fond du cœur, partout dans le corps du silence. Ici, il n'y a rien et tout est là.

Puis *Enchanted Mesa*. Sobre et majestueuse. Charismatique. Je m'arrête au bord de la route. Je m'appuie sur la voiture, les deux pieds dans le sable, sous le soleil, j'écoute le silence. Pas un bruit. Ni moteurs, ni murmures de la ville. Rien. Juste le vol de quelques insectes, le vent, et les vibrations de la chaleur qui caressent le sol. En fermant les yeux, j'entends l'*Enchanted Mesa* murmurer le son des montagnes sacrées et des plateaux enchantés. Un lent et doux *flouc-flouc-flouc* survole, libre et léger, l'espace du lointain : c'est une corneille. Ici, le silence est une distance oubliée qu'il faut parcourir pour toucher le point *a* de sa destinée.

Puis Acoma, où l'on se dit que le ciel et l'éternité ont dû être inventés là.



Le lendemain, je quitte Grants par la route 117 pour Quemado. Il faut que je sois au bureau du Dia pour quinze heures ; moment du départ pour *The Lightning Field*.

En roulant vers Quemado, le paysage est troublant. Parfois, on dirait un coin des Laurentides avec ses feuillus et ses conifères. Ce matin-là, il y a même des flaques de neige au pied des arbres. C'est étrange de voir de la neige sur du sable. Puis, après une longue courbe, plus rien. Juste des arbustes sur un sol jaune et chaud. La steppe s'étend sans fin.

Je reconnaissais le profil des chaînes de montagnes que l'on peut voir sur certaines photographies du *Lightning Field*. Je suis nerveux. Je me dis : c'est là, quelque part. J'arrête la voiture. Je scrute l'horizon avec mes lunettes d'approche. Je ne vois rien. Mais je sens, j'entends le *field* au loin, quelque part devant moi au bout du visible.



Quemado est un petit village d'à peine 150 habitants. Les principaux établissements longent la route 60 sur quelques centaines de mètres. Sur le dépliant d'information et d'inscription pour la visite au *Lightning Field*, on indique que le bureau du Dia est situé dans une petite maison blanche, tout près du garage du village. C'est là qu'on doit garer sa voiture, et partir pour le *field* dans une camionnette qu'un guide conduira.

Pour aller au *field*, il faut réserver par écrit quelques semaines à l'avance. L'inscription coûte entre 80 et 120 dollars américains. Un maximum de six personnes à la fois peuvent s'y rendre. Le temps de visite est d'au moins vingt-quatre heures et au plus quarante-huit. Le lieu est ouvert au public du 1^{er} mai au 31 octobre. Là-bas, une maisonnette en bois, confortable, avec trois chambres à coucher, une cuisine, un salon et une salle de bain tient lieu de gîte. Pas de téléphone, pas de télé, pas de radio, pas de livres ou de disques. Rien. Juste le silence et *The Lightning Field* au bout des yeux.

Avant mon départ, un responsable du Dia m'a téléphoné d'Albuquerque pour confirmer ma réservation et me dire qu'il n'y aurait qu'une seule autre personne avec moi, la nuit du 19 octobre.

Deux, me suis-je dis. Avec qui vais-je être là-bas ? Un homme, une femme ? Qui sur la planète peut bien vouloir passer une nuit au *Lightning Field* un soir de pleine lune ? Qui a eu ce désir, comme moi, d'assister à la fois à un coucher de soleil, à un lever de pleine lune et à un lever de soleil là-bas ?

Durant le voyage je pense souvent à cet autre. Cela doit faire partie de l'aventure du *Lightning Field*.

Je gare ma voiture devant la maison du Dia. La porte est grande ouverte. J'entre. Il n'y a personne. Un grand appartement vide sur deux étages. Clair. Lumineux. Comme si on venait tout juste de l'abandonner ou qu'on s'apprêtait à y aménager. Je dis Hello ? Pas

de réponse. Je fais le tour. Quelques boîtes par terre. De vieux bottins téléphoniques, un téléphone débranché. Je me dis : c'est ça le Dia ? Je reviens à l'avant, vers l'entrée. Il y a un bureau en bois et une chaise. Sur le dessus, une pile de feuilles et quelques crayons à mine de plomb. Ce sont les feuilles d'inscription pour les visiteurs. On demande d'y inscrire la date de sa visite, son nom, son adresse, son téléphone, le nom d'une personne à appeler en cas d'accident, son emploi et trois questions : Quel est votre rapport avec l'art ? Comment avez-vous appris l'existence du *Lightning Field* ? Avez-vous déjà visité *The Lightning Field* ? Puis on indique qu'il est interdit de prendre des photographies de l'œuvre, de toucher les tiges, et qu'il faut respecter la nature et les animaux qui vivent là-bas. Enfin, le Dia déclare n'être responsable d'aucun accident pouvant survenir sur le lieu. Il faut signer. Je signe.

Je lis quelques feuilles d'inscription déjà remplies depuis le 1^{er} mai 1994. Je constate qu'à tous les jours, au moins une personne visite le *field*. Des gens de partout : États-Unis, Europe, Asie, Orient, Canada. Hier, le 18, trois personnes. Aujourd'hui, moi et un inconnu.

Je sors et vois mon reflet sur la vitre du Chuck Wagon Restaurant de l'autre côté de la rue. C'est vrai, j'y suis.

Je marche un peu. Il y a deux petites églises ; l'une protestante, l'autre catholique. Un petit cimetière avec des noms à consonnance espagnole. Je remarque un Aragon qui me fait rêver. Un bureau de poste, la mairie, un garage, quelques restaurants, un vieux motel, un magasin général et le fameux Jonay's Bar où j'entre. L'endroit est sombre, chargé. Une femme joue au billard. Un homme d'allure mexicaine est au bar et mange des *enchiladas*. Je m'assois et demande une bière. Je me dis : ça doit être écrit sur mon front que je viens ici pour visiter *The Lightning Field*. Je consulte le bottin téléphonique qui traîne sur le comptoir. Je veux lire le nom des gens qui vivent à Quemado : Slade, Blunt, Chapel, Oliviera, Carver, Hancock, Chaddick.

Je vois un couple passer sur la rue. Je me dis : eux aussi doivent aller au *field*. L'autre serait donc un couple ? Un homme et une femme dans la quarantaine. Je me lève et me dirige vers eux. Ils sont en train de faire du rangement dans leur pick-up. Je me présente et demande : *Vous allez au Lightning Field* ? L'homme sourit et fait signe que oui.

Ils viennent de Suisse. Il ne parle pas anglais, mais le comprend. Il est relieur. Elle, dessine des motifs pour des tissus. Il a déjà visité le *field*, il y a quatre ans. Elle, jamais. C'est la raison d'une seconde visite.

Le Mexicain du bar vient nous rejoindre enjoué. Il nous salue.

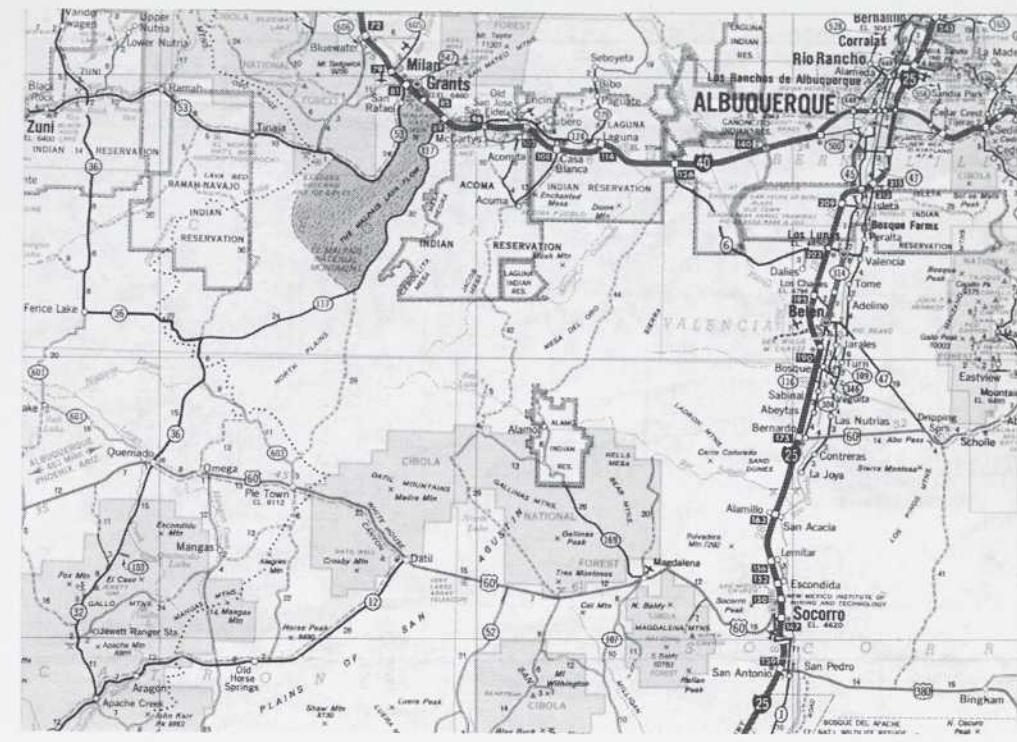
Vous allez au Lightning Field ? dit-il, rieur. *Soyez les bienvenus à Quemado ! Je m'appelle Jonay. La jeune femme qui vous amènera au field, devrait arriver dans une demi-heure environ. Venez au bar, on va discuter.*

Un nouveau client est accoudé au comptoir. Il est jeune, blond et vêtu comme quelqu'un qui est sur la route depuis longtemps. Il lit le dépliant du Dia à propos du *Lightning Field*. Je me dis : tiens, un autre. Nous serions quatre ?

Il ne dit pas un mot.

Jonay m'explique le *field*. Il fut l'un des assistants de Walter de Maria pour la construction de l'œuvre. Il a aussi bâti la maisonnette dans laquelle nous logerons. Je lui demande si la foudre tombe souvent sur le *field*. Il me répond que l'œuvre n'est pas conçue pour ça. C'est plutôt de *reflection* qu'il s'agit ici. Il me dit que s'il faut demeurer là-bas vingt-quatre heures c'est pour assister à tous les phénomènes lumineux d'une journée : du lever du soleil au coucher. Les tiges captent et renvoient toutes les nuances, les fines vibrations lumineuses du jour.

Je lui demande si c'est vrai que les gens de l'endroit appellent *The Lightning Field*, « the planet » comme je l'ai lu dans un article. Et que les gens n'osent pas ou ont peur d'aller là-bas. Il rit. *Bien sûr que non*, dit-il. *C'est sûr que les habitants de la région ne vont pas là tous*



CARTE ROUTIÈRE DE LA RÉGION DU LIGHTNING FIELD.

les jours. Mais ici les gens sont fiers de ce qu'a fait Walter de Maria là-bas. Il est aimé. Une fois par année, il vient voir si tout est en ordre au field. Il n'avertit pas. Il arrive. C'est tout.

La femme qui joue au billard me dit : *Une année, il est venu chez moi. Il voulait juste regarder le Super Bowl à la télé, dans ma maison.*

Le type blond s'informe s'il est possible d'aller au *field* sans avoir réservé. Jonay lui explique, qu'en principe, il faut réserver quelques jours avant. La raison en est très simple : il faut préparer à l'avance le repas des visiteurs. S'il y a quatre personnes, on prépare pour quatre ; s'il y en a six, on prépare pour six. *Aujourd'hui, dit-il, vous êtes trois. Ça ne devrait pas causer de problème. Si la jeune femme qui vient vous prendre pour vous conduire au field est de bonne humeur, elle vous prendra. Mais offrez-lui tout de suite la somme d'argent nécessaire. Ensuite, vous verrez.*

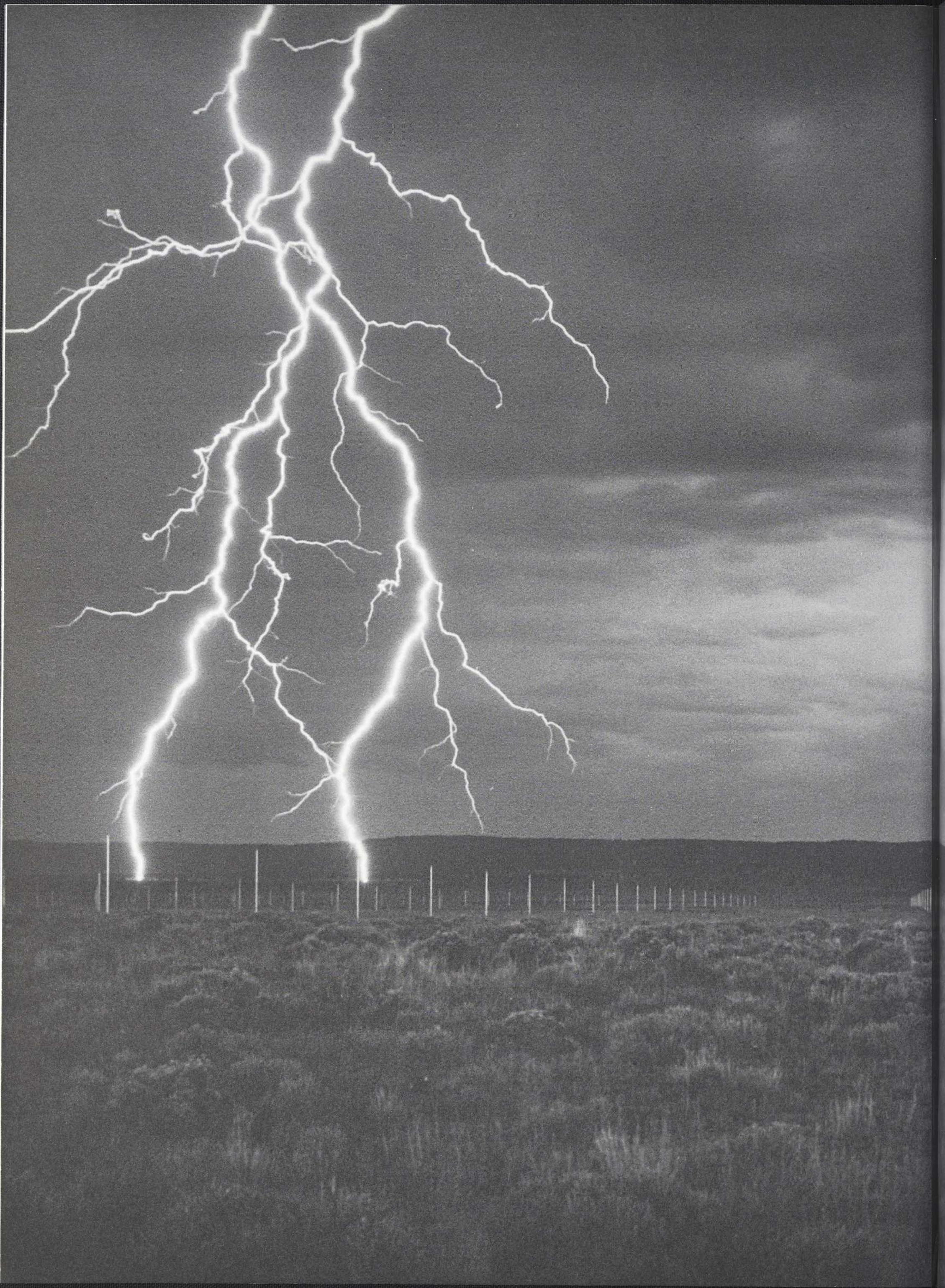
Le couple suisse, venu nous rejoindre, et moi-même trouvons l'homme blond sympathique. Nous souhaitons vivement qu'il fasse partie de l'expédition.

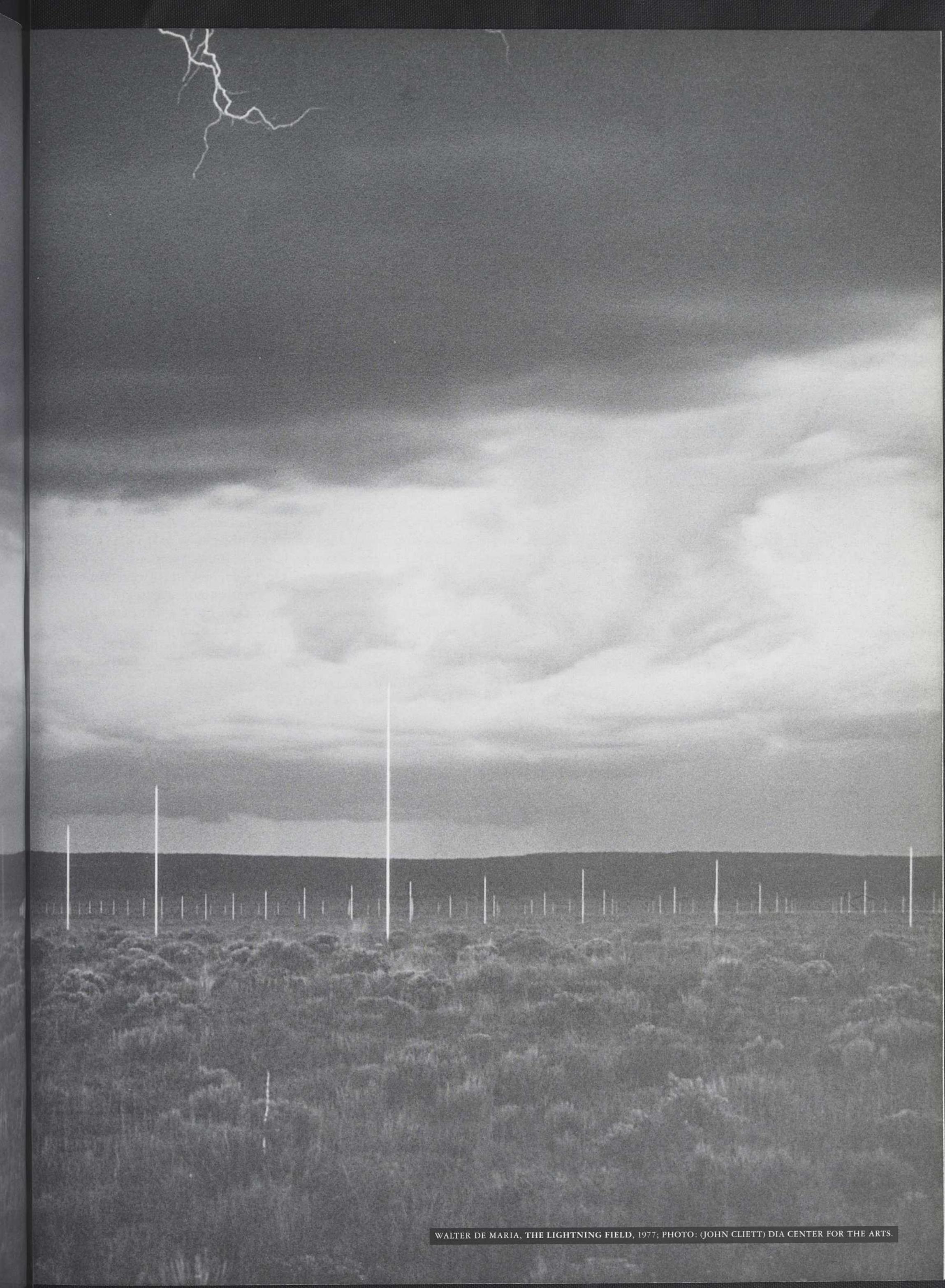
Quelques minutes plus tard, une jeune femme déterminée portant un enfant dans ses bras arrive. Elle demande tout de go : *Qui va au field ? Nous partons dans quinze minutes.* L'homme blond, s'avance vers elle, explique son cas. Elle hésite, fixe la table de billard trois secondes et dit : *O.K.*

Nous sommes en route pour *The Lightning Field*. Nous voyageons à bord d'un grand pick-up bleu GMC. Il faut environ trente minutes pour s'y rendre. Nous parcourons des routes étroites, tortueuses, de terre et de boue. Nous sommes en pleine steppe. Autour, tout est clôturé. Cela doit être des fermes. Pour nous, les grilles sont ouvertes. Nous parlons peu. Tous attendent d'apercevoir le *field*. La conductrice dit qu'elle est née à quatre kilomètres du *field* : *c'est entre ailleurs et nulle part comme coin vous savez.* Je lui demande quel est le nom de la chaîne de montagnes que l'on voit à l'horizon : *Saw Tooth Mountain*, dit-elle.

Après quelques minutes, je plisse les yeux et distingue enfin *The Lightning Field*. Sous les montagnes, à l'horizon, un long pointillé or scintille au-dessus des herbes jaunes et des sols roussis. On dirait un oubli des dieux ; libre et serein comme le temps.

Nous descendons de la camionnette et apportons nos bagages dans la maisonnette. La jeune femme nous fait visiter les lieux, explique le fonctionnement de chaque pièce. Vit là une petite chatte grise, *Gato*. Après une dizaine de minutes, notre guide se dirige vers la camionnette et nous lance : *Je reviens vous prendre demain, vers midi. Et... le coucher de soleil, c'est dans cette direction-là*, dit-elle, avec





WALTER DE MARIA, THE LIGHTNING FIELD, 1977; PHOTO: (JOHN CLIETT) DIA CENTER FOR THE ARTS.

un sourire en coin. Elle monte. Démarre et quitte les lieux rapidement. Après cinq minutes, elle disparaît au bout de la route. Silence. Nous sommes tous les quatre, seuls au *Lightning Field* pour une vingtaine d'heures. Il est quatre heures de l'après-midi. La lumière est dorée. Les tiges brillent dans l'espace comme si le ciel était piqué de points d'argent.

Chacun vit sa visite au *Lightning Field* à sa façon. Nous étions quatre jusque-là. Mais une fois engagés sur le sol, à arpenter le *field*, à tourner autour des tiges, à les apprivoiser, il n'y a plus personne.

Durant toute ma visite, jamais je n'ai pensé au mot art. Ça n'a pas de sens ici. La pièce de de Maria va au-delà de ça. Il s'agit d'autre chose.

Techniquement, l'œuvre est simple. 400 tiges d'acier réparties à égale distance sur un terrain d'un kilomètre sur un mille. Entre chaque tige, il y a 220 pieds de distance. En tout, seize rangées de vingt-cinq tiges. Chaque tige est d'une hauteur moyenne de vingt pieds. Si un géant déposait une feuille de papier pouvant recouvrir la superficie totale de toutes les tiges, celle-ci serait parfaitement horizontale, sans aucune dénivellation.

Pour l'instant, nous sommes en dessous et c'est là que la rencontre a lieu.

Chacun va dans sa direction. Très vite on ne voit plus l'autre. C'est une impression étrange d'être dans une distance, une superficie. À force de marcher, de voir sans arrêt ces tiges identiques, on perd le sens de l'orientation. La maisonnette devient vite un point de repère. Je lève la tête et voit un aigle planer en cercle au-dessus de moi. J'entends le vent, les mouches voler, le chant des oiseaux, et déjà, quelques criquets. Je continue ma marche. Le bout des tiges vacille comme une bougie. Sur certaines tiges, il y a de la fiente d'oiseaux. On voit, parfois, un long fil de soie d'araignée collé à une tige.

En observant toutes ces tiges, je me dis : si elles pouvaient parler, tout ce qu'elles auraient à raconter... *Moi, j'ai été touchée par la foudre deux fois; moi, l'on ne m'a jamais touchée; moi, on m'a embrassée six fois.* Etc. 400 contes, 400 récits, 400 rêves.

Au sol, la végétation est celle d'un climat sec. Quelques arbustes, des cercles d'herbes, de petites fleurs, des mousses, de petits cactus à palettes bleues, mauves, plusieurs nids de fourmis en forme de cône, tel un sein. Le diamètre varie; de quelques pouces à quelques pieds. Aussi, beaucoup de terriers. L'été, nous signalons-t-on, il faut prendre garde aux serpents à sonnettes, aux scorpions et aux tarentules. Mais en cette saison, il n'y a rien à craindre. Le sol est trop froid. J'y pense tout de même en marchant...

Pour ma première marche, je suis parti de la maison et je me suis dirigé droit devant jusqu'au bout du *field*. Puis, je l'ai contourné vers l'est et suis revenu...

Après plus d'une heure de marche, je vois émerger un point mobile, une tête, puis un corps. C'est l'autre qui apparaît. Un peu plus loin, je reconnais une petite tache pâle collée à une tige. Je n'en reviens pas : c'est le jeune homme blond, adossé à une tige, fixant le ciel exactement comme l'homme de Deauville. Visiter *The Lightning Field*, c'est faire corps de façon exceptionnelle avec l'œuvre. Les visiteurs deviennent des tiges mobiles qui parfois s'immobilisent.

Peu à peu nous rentrons à la maison.

Nous soupons. Chacun raconte son voyage, sa vie. Ce qui me frappe, c'est le projet du jeune homme blond. Il est de San Francisco. Il est designer industriel. Il est en vacances et a décidé de visiter son pays, les États-Unis, en s'arrêtant à chaque œuvre importante de land art. La semaine dernière, il venait de voir les parasols jaunes de Christo. Aujourd'hui, *The Lightning Field*, dans quelques jours une œuvre de Donald Judd en plein désert. Et ainsi de suite. Quelle belle idée de voyage, me dis-je, ravi.

Bientôt ce sera le coucher du soleil. Tranquillement, nous sortons dehors. C'est beaucoup plus frais. Nous observons les tiges s'effacer, disparaître à mesure que le soleil baisse. Au moment où le soleil se couche, tout est orangé. Les tiges semblent s'éteindre. En même temps, le silence acquiert une dimension nouvelle. Comme s'il s'allumait, s'intensifiait.

Quelques minutes plus tard, à l'extrême est, on assiste, éblouis, à un lever de pleine lune d'une blancheur fascinante. Les tiges s'illuminent différemment, de l'autre côté. Elles sont blafardes. Couleur de plomb. Quelques étoiles apparaissent. La plainte d'un coyote résonne tout autour de nous.

Même dans la nuit, la lumière veille sur *The Lightning Field*.

Le lendemain matin, nous sommes debout à cinq heures trente pour attendre le lever du soleil. Je viens de passer la nuit avec une œuvre en plein désert. Peu à peu, les tiges apparaissent avec les premières lueurs du jour. La lune est haute à l'ouest. Il fait froid. Les tiges sont glacées. Au sol, le gel scintille sur les mousses et herbes fines. Un lièvre passe. Toujours les chants d'oiseaux.

Le soleil se lève. Les tiges sont jaunes tournant vers l'orange doux. On entend à nouveau le jappement de quelques coyotes, des vaches beuglent. Il y a donc quelques fermes autour. À l'horizon, c'est rose, troubant de douceur. Les tiges s'éveillent avec nous. On les sent amies, vulnérables et sensibles au jour. Il y a de l'écho.

Après le petit déjeuner, quelques heures avant qu'on vienne nous chercher pour retourner à Quemado, chacun entreprend une dernière marche à travers le *field*. Contre toute attente, je le parcours accompagné de la petite chatte *Gato* qui me suit partout depuis l'aube. Au début, elle saute d'un buisson à l'autre, énergique, enjouée. Après une trentaine de minutes, j'entends une petite respiration sèche étrange. Je regarde autour de moi, je ne remarque rien. Puis je vois *Gato* qui n'en peut plus; épuisée. Elle tire la langue, essoufflée. Je la prends dans mes bras et termine ma marche jusqu'à la maisonnette. Sur le balcon, je la dépose près d'une chaise berçante. Je lui verse un bol de lait qu'elle boit avidement pour finalement s'allonger puis dormir.

Jamais je n'aurais imaginé parcourir *The Lightning Field* accompagné d'une petite chatte grise.

Dans l'avion qui quitte Philadelphie vers Montréal, je repense à ma visite au *Lightning Field* et à celle du *Very Large Array Telescope*, l'observatoire astronomique de la Radio nationale, situé à cinquante kilomètres à l'est de Quemado, au cœur de San Agustin Plains. Là-bas, en plein désert, vingt-sept radiotélescopes blancs ayant chacun quatre-vingt-deux pieds de diamètre sont disposés en forme de Y répartis sur quelques kilomètres. Ils écoutent, enregistrent et photographient les étoiles et les galaxies. *The Lightning Field* et *The Very Large Array Telescope*, quelque part, se complètent. De l'infiniment petit vers l'infiniment grand, au cœur du silence et de l'isolement, ces œuvres sont là pour capter. D'ailleurs, Walter de Maria n'a-t-il pas écrit dans son texte sur *The Lightning Field* paru dans le numéro d'avril 1980 d'*Artforum* : « The invisible is real... ».

Rober Racine est artiste et écrivain. Il vit à Montréal.

The artist narrates his journey to Quemado in New Mexico, where he "experienced" Walter de Maria's *Lightning Field*.